

*Qui sème le désir*

— Marx change totalement ma vision du monde, m'a déclaré ce matin le petit Pallières qui ne m'adresse d'ordinaire jamais la parole.

Antoine Pallières, héritier prospère d'une vieille dynastie industrielle, est le fils d'un de mes huit employeurs. Dernière érucation de la grande bourgeoisie d'affaires — laquelle ne se reproduit que par hoquets propres et sans vices —, il rayonnait pourtant de sa découverte et me la narrait par réflexe, sans même songer que je puisse y entendre quelque chose. Que peuvent comprendre les masses laborieuses à l'œuvre de Marx ? La lecture en est ardue, la langue soutenue, la prose subtile, la thèse complexe.

Et c'est alors que je manque de me trahir stupidement.

— Devriez lire l'*Idéologie allemande*, je lui dis, à ce créatin en duffle-coat vert sapin.

Pour comprendre Marx et comprendre pourquoi il a tort, il faut lire l'*Idéologie allemande*. C'est le socle anthropologique à partir duquel se bâtiront toutes les exhortations à un monde nouveau et sur lequel est vissée une certitude maîtresse : les hommes, qui se perdent de

désirer, feraient bien de s'en tenir à leurs besoins. Dans un monde où l'*hubris* du désir sera muselée pourra naître une organisation sociale neuve, lavée des luttes, des oppressions et des hiérarchies délétères.

— Qui sème le désir récolte l'oppression, suis-je tout près de murmurer comme si seul mon chat m'écoutait.

Mais Antoine Pallières, dont la répugnante et embryonnaire moustache n'emporte avec elle rien de félin, me regarde, incertain de mes paroles étranges. Comme toujours, je suis sauvée par l'incapacité qu'ont les êtres à croire à ce qui fait exploser les cadres de leurs petites habitudes mentales. Une concierge ne lit pas l'*Idéologie allemande* et serait conséquemment bien incapable de citer la onzième thèse sur Feuerbach. De surcroît, une concierge qui lit Marx lorgne forcément vers la subversion, vendue à un diable qui s'appelle CGT. Qu'elle puisse le lire pour l'élévation de l'esprit est une incongruité qu'aucun bourgeois ne forme.

— Ditez bien le bonjour à votre maman, je m'annonce en lui fermant la porte au nez et en espérant que la dysphonie des deux phrases sera recouverte par la force de préjugés millénaires.

Je m'appelle Renée. J'ai cinquante-quatre ans. Depuis vingt-sept ans, je suis la concierge du 7 rue de Grenelle, un bel hôtel particulier avec cour et jardin intérieurs, scindé en huit appartements de grand luxe, tous habités, tous gigantesques. Je suis veuve, petite, laide, grassouillette, j'ai des oignons aux pieds et, à en croire certains matins auto-incommodants, une haleine de mammoth. Je n'ai pas fait d'études, ai toujours été pauvre, discrète et insignifiante. Je vis seule avec mon chat, un gros matou paresseux, qui n'a pour particularité notable que de sentir mauvais des pattes lorsqu'il est contrarié. Lui comme moi ne faisons guère d'efforts pour nous intégrer à la ronde de nos semblables. Comme je suis rarement aimable, quoique toujours polie, on ne m'aime pas mais on me tolère tout de même parce que je réponds si bien à ce que la croyance sociale a aggloméré en paradigme de la concierge d'immeuble que je suis un des multiples rouages qui font tourner la grande illusion universelle selon laquelle la vie a un sens qui peut être aisément déchiffré. Et puisqu'il est écrit quelque part que les concierges sont vieilles, laides et revêches, il est aussi gravé en lettres de feu au fron-

ton du même firmament imbécile que lesdites concierges ont des gros chats velléitaires qui somnolent tout le jour sur des coussins recouverts de taies au crochet.

À semblable chapitre, il est dit que les concierges regardent interminablement la télévision pendant que leurs gros chats sommeillent et que le vestibule de l'immeuble doit sentir le pot-au-feu, la soupe aux choux ou le cassoulet des familles. J'ai la chance inouïe d'être concierge dans une résidence de grand standing. Il m'était si humiliant de devoir cuisiner ces mets infâmes que l'intervention de M. de Broglie, le conseiller d'État du premier, qu'il dut qualifier auprès de sa femme de courtoise mais ferme et qui visait à chasser de l'existence commune ces relents plébétiens, fut un soulagement immense que je dissimulai du mieux que je le pus sous l'apparence d'une obéissance contrainte.

C'était vingt-sept ans auparavant. Depuis, chaque jour, je vais chez le boucher acheter une tranche de jambon ou de foie de veau, que je coince dans mon cabas à filet entre le paquet de nouilles et la boîte de carottes. J'exhibe complaisamment ces victuailles de pauvre, rehaussées de la caractéristique appréciable qu'elles ne sentent pas parce que je suis pauvre dans une maison de riches, afin d'alimenter conjointement le cliché consensuel et mon chat, Léon, qui n'est gras que de ces repas qui auraient dû m'être destinés et s'empiffre bruyamment de cochonnaïlle et de macaronis au beurre tandis que je peux assouvir sans perturbations olfactives et sans que personne n'en suspecte rien mes propres inclinations culinaires.

Plus ardue fut la question de la télévision. Du temps de mon défunt mari, je m'y fis toutefois, parce que la constance qu'il mettait à la regarder m'en épargnait la

corvée. Dans le vestibule de l'immeuble parvenaient des bruits de la chose et cela suffisait à pérenniser le jeu des hiérarchies sociales dont, Lucien trépassé, je dus me creuser la tête pour maintenir l'apparence. Vivant, il me déchargeait de l'inique obligation ; mort, il me privait de son inculture, indispensable rempart contre la suspicion des autres.

Je trouvai la solution grâce à un non-bouton.

Un carillon relié à un mécanisme infrarouge m'avertit désormais des passages dans le hall, rendant inutile tout bouton requerrant que les passants y sonnent pour que je puisse connaître leur présence, bien que je sois fort éloignée d'eux. Car en ces occasions, je me tiens dans la pièce du fond, celle où je passe le plus clair de mes heures de loisir et où, protégée des bruits et des odeurs que ma condition m'impose, je peux vivre selon mon cœur sans être privée des informations vitales à toute sentinelle : qui entre, qui sort, avec qui et à quelle heure.

Ainsi, les résidents traversant le hall entendaient les sons étouffés par quoi on reconnaît qu'une télévision est en marche et, en manque plus qu'en veine d'imagination, formaient l'image de la concierge vautrée devant le récepteur. Moi, calfeutrée dans mon antre, je n'entendais rien mais savais que quelqu'un passait. Alors, dans la pièce voisine, par l'œil-de-bœuf sis face aux escaliers, cachée derrière la mousseline blanche, je m'enquérerais discrètement de l'identité du passant.

L'apparition des cassettes vidéo puis, plus tard, du dieu DVD, changea encore plus radicalement les choses dans le sens de ma félicité. Comme il est peu courant qu'une concierge s'émoustille devant *Mort à Venise* et que, de la loge, s'échappe du Mahler, je tapai dans

l'épargne conjugale, si durement amassée, et acquis un autre poste que j'installai dans ma cachette. Tandis que, garante de ma clandestinité, la télévision de la loge beuglait sans que je l'entende des insanités pour cerveaux de praires, je me pâmais, les larmes aux yeux, devant les miracles de l'Art.

## Pensée profonde n° 1

*Poursuivre les étoiles  
Dans le bocal à poissons  
Rouges finir*

Apparemment, de temps en temps, les adultes prennent le temps de s'asseoir et de contempler le désastre qu'est leur vie. Alors ils se lamentent sans comprendre et, comme des mouches qui se cognent toujours à la même vitre, ils s'agitent, ils souffrent, ils dépérissent, ils dépriment et ils s'interrogent sur l'engrenage qui les a conduits là où ils ne voudraient pas aller. Les plus intelligents en font même une religion : ah, la méprisable vacuité de l'existence bourgeoise ! Il y a des cyniques dans ce genre qui dînent à la table de papa : « Que sont nos rêves de jeunesse devenus ? » demandent-ils d'un air désabusé et satisfait. « Ils se sont envolés et la vie est une chienne. » Je déteste cette fausse lucidité de la maturité. La vérité, c'est qu'ils sont comme les autres, des gamins qui ne comprennent pas ce qui leur est arrivé et qui jouent aux gros durs alors qu'ils ont envie de pleurer.

C'est pourtant simple à comprendre. Ce qui ne va pas, c'est que les enfants croient aux discours des adultes et que, devenus adultes, ils se vengent en trompant leurs propres enfants. « La vie a un sens que les grandes personnes défontent » est le mensonge universel auquel tout le monde est

### *De guerres et de colonies*

Je n'ai pas fait d'études, disais-je en préambule de ces propos. Ce n'est pas tout à fait exact. Mais ma jeunesse studieuse s'est arrêtée au certificat d'études, avant lequel j'avais pris garde qu'on ne me remarque pas — effrayée des soupçons que je savais que M. Servant, l'instituteur, avait conçus depuis qu'il m'avait découverte dévorant avec avidité son journal qui ne parlait que de guerres et de colonies, lors même que je n'avais pas dix ans.

Pourquoi ? Je ne sais pas. Croyez-vous réellement que j'aurais pu ? C'est une question pour les devins d'antan. Disons que l'idée de me battre dans un monde de nantis, moi, la fille de rien, sans beauté ni piquant, sans passé ni ambition, sans entregent ni éclat, m'a fatiguée avant même que d'essayer. Je ne désirais qu'une chose : qu'on me laisse en paix, sans trop exiger de moi, et que je puisse disposer, quelques instants par jour, de la licence d'assouvir ma faim.

À qui ne connaît pas l'appétit, la première morsure de la faim est à la fois une souffrance et une illumination. J'étais une enfant apathique et quasiment infirme, le dos voûté jusqu'à ressembler à une bosse, et qui ne se

maintenait dans l'existence que de la méconnaissance qu'il pût exister une autre voie. L'absence de goût chez moi confinait au néant ; rien ne me parlait, rien ne m'éveillait et, fêtu débile ballotté au gré d'énigmatiques vagues, j'ignorais même jusqu'au désir d'en finir.

Chez nous, on ne causait guère. Les enfants hurlaient et les adultes vauquaient à leurs tâches comme ils l'auraient fait dans la solitude. Nous mangions à notre faim, quoique frugalement, nous n'étions pas maltraités et nos vêtements de pauvres étaient propres et solidement rafistolés de telle sorte que si nous pouvions en avoir honte, nous ne souffrions pas du froid. Mais nous ne nous parlions pas.

La révélation eut lieu lorsque à cinq ans, me rendant à l'école pour la première fois, j'eus la surprise et l'effroi d'entendre une voix qui s'adressait à moi et disait mon prénom.

— Renée ? interrogeait la voix tandis que je sentais une main amie qui se posait sur la mienne.

C'était dans le couloir où, pour le premier jour d'école et parce qu'il pleuvait, on avait entassé les enfants.

— Renée ? modulait toujours la voix qui venait d'en haut et la main amicale ne cessait d'exercer sur mon bras — incompréhensible langage — de légères et tendres pressions.

Je levai la tête, en un mouvement insolite qui me donna presque le vertige, et croisai un regard.

Renée. Il s'agissait de moi. Pour la première fois, quelqu'un s'adressait à moi en disant mon prénom. Là où mes parents usaient du geste ou du grondement, une femme, dont je considérais à présent les yeux clairs et la bouche souriante, se frayait un chemin vers mon cœur et, prononçant mon nom, entraînait avec moi dans

une proximité dont je n'avais pas idée jusqu'alors. Je regardai autour de moi un monde qui, subitement, s'était paré de couleurs. En un éclair douloureux, je perçus la pluie qui tombait au-dehors, les fenêtres lavées d'eau, l'odeur des vêtements mouillés, l'étroitesse du couloir, mince boyau où vibrerait l'assemblée des enfants, la patine des portemanteaux aux boutons de cuivre où s'entassaient des pèlerines de mauvais drap — et la hauteur des plafonds, à la mesure du ciel pour un regard d'enfant.

Alors, mes mornes yeux rivés aux siens, je m'agrippai à la femme qui venait de me faire naître.

— Renée, reprit la voix, veux-tu enlever ton surcoût ? Et, me tenant fermement pour que je ne tombe pas, elle me devêtit avec la rapidité des longues expériences.

On croit à tort que l'éveil de la conscience coïncide avec l'heure de notre première naissance, peut-être parce que nous ne savons pas imaginer d'autre état vivant que celui-là. Il nous semble que nous avons toujours vu et senti et, forts de cette croyance, nous identifions dans la venue au monde l'instant décisif où naît la conscience. Que, pendant cinq années, une petite fille prénommée Renée, mécanisme perceptif opérationnel doué de vision, d'audition, d'olfaction, de goût et de tact, ait pu vivre dans la parfaite inconscience d'elle-même et de l'univers, est un démenti à cette théorie hâtive. Car pour que la conscience advienne, il faut un nom.

Or, par un concours de circonstances malheureux, il apparaît que nul n'avait songé à me donner le mien.

— Voilà de bien jolis yeux, me dit encore l'institutrice et j'eus l'intuition qu'elle ne mentait pas, que mes yeux à cet instant brillaient de toute cette beauté et, reflétant le miracle de ma naissance, scintillaient comme mille feux.

Je me mis à trembler et cherchai dans les siens la complicité qu'engendre toute joie partagée.

Dans son regard doux et bienveillant, je ne lus que de la compassion.

À l'heure où je naissais enfin, on me prenait seulement en pitié.

J'étais possédée.

Puisque ma faim ne pouvait être apaisée dans le jeu d'interactions sociales que ma condition rendait inconcevables — et je compris cela plus tard, cette compassion dans les yeux de ma sauveuse, car vit-on jamais une pauvrese percer l'ivresse du langage et s'y exercer avec d'autres ? —, elle le serait dans les livres. Pour la première fois, j'en touchai un. J'avais vu les grands de la classe y regarder d'invisibles traces, comme mus par la même force et, s'enfonçant dans le silence, puiser dans le papier mort quelque chose qui semblait vivant.

J'appris à lire à l'insu de tous. La maîtresse annonçait encore leurs lettres aux autres enfants que je savais depuis longtemps la solidarité qui tisse les signes écrits, leurs combinaisons infinies et les sons merveilleux qui m'avaient adoubee en ces lieux, le premier jour, lorsqu'elle avait dit mon prénom. Personne ne sut. Je lus comme une forcenée, en cachette d'abord, puis, lorsque le temps normal de l'apprentissage me parut dépassé, au vu et su de tous mais en prenant soin de dissimuler le plaisir et l'intérêt que j'en retirais.

L'enfant débile était devenue une âme affamée.

À douze ans, je quittai l'école et travaillai à la maison et aux champs aux côtés de mes parents et de mes frères et sœurs. À dix-sept, je me mariaï.

n'ont pas plus d'entendement que l'aspirateur. Je concède que la différence entre l'aspirateur et eux tient à ce qu'un chat peut ressentir le plaisir et la douleur. Mais cela signifie-t-il qu'il a plus d'aptitude à *communiquer* avec l'humain ? Pas du tout. Cela devrait seulement nous inciter à prendre des précautions particulières, comme avec un objet très fragile. Quand j'entends ma mère dire : « Constitution est une petite chatte à la fois très orgueilleuse et très sensible » alors que l'autre est vautrée dans le canapé parce qu'elle a trop mangé, ça me fait bien rire. Mais si on réfléchit à l'hypothèse selon laquelle le chat a pour fonction d'être un totem moderne, une sorte d'incarnation emblématique et protectrice du foyer, reflétant avec bienveillance ce que sont les membres de la maison, cela devient évident. Ma mère fait des chats ce qu'elle voudrait que nous soyons et que nous ne sommes absolument pas. Il n'y a pas moins orgueilleux et sensibles que les trois membres sous-nommés de la famille Josse : papa, maman et Colombe. Ils sont totalement veules et anethésisés, vides d'émotions.

Bref, moi je pense que le chat est un totem moderne. On a beau dire, on a beau faire des grands discours sur l'évolution, la civilisation et tout un tas d'autres mots en « tion », l'homme n'a pas beaucoup progressé depuis ses débuts : il croit toujours qu'il n'est pas là par hasard et que des dieux majoritairement bienveillants veillent sur sa destinée.

### *Refusant le combat*

J'ai lu tant de livres...

Pourtant, comme tous les autodidactes, je ne suis jamais sûre de ce que j'en ai compris. Il me semble un jour embrasser d'un seul regard la totalité du savoir, comme si d'invisibles ramifications naissaient soudain et tissaient entre elles toutes mes lectures éparées — puis, brutalement, le sens se dérobe, l'essentiel me fuit et j'ai beau relire les mêmes lignes, elles m'échappent chaque fois un peu plus tandis que je me fais l'effet d'une vieille folle qui croit son estomac plein d'avoir lu attentivement le menu. Il paraît que la conjonction de cette aptitude et de cette cécité est la marque réservée de l'autodidactie. Privant le sujet des guides sûrs auxquels toute bonne formation pourvoit, elle lui fait néanmoins l'offrande d'une liberté et d'une synthèse dans la pensée là où les discours officiels posent des cloisons et interdisent l'aventure.

Ce matin, justement, je me tiens, perplexe, dans la cuisine, un petit livre posé devant moi. Je suis à un de ces moments où la folie de mon entreprise solitaire me saisit et où, à deux doigts de renoncer, je crains d'avoir enfin trouvé mon maître.